

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

NOUVEAU  
BAC FRANÇAIS

# Des cannibales suivi de Des cochons

Montaigne



+ Étude de l'œuvre

+ Parcours :  
« Notre monde vient  
d'en trouver un autre »

+ Sujets de bac

## Des cannibales suivi de Des cochés Montaigne

La « découverte » du Nouveau Monde, en 1492, provoque un bouleversement d'une ampleur inouïe, qui fascine les penseurs humanistes de la Renaissance. Mû par son insatiable curiosité, Montaigne consacre une partie des *Essais* à la rencontre entre Européens et Amérindiens.

Inspirés des récits de voyageurs, les chapitres « Des cannibales » et « Des cochés » proposent un portrait ethnologique des « sauvages ». Avec le souci de débusquer les préjugés, Montaigne déconstruit les accusations de barbarie à leur encontre. « Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas dans ses coutumes », constate-t-il. Retraçant les usages des peuples indigènes, il loue leur sagesse, leur culture et le naturel de leurs coutumes. Ce faisant, il tend aux Européens un miroir qui reflète la véritable sauvagerie : celle de la colonisation.

### + Étude de l'œuvre

- construction des chapitres
- explications de texte
- points de grammaire

### + Parcours : « Notre monde vient d'en trouver un autre »

- rencontres de l'autre et de l'ailleurs
- l'anthropophagie en question

### + Cahier photos

### + Sujets de bac

Des cannibales,  
*suivi de*  
Des cochés



■ Théodore de Bry (1528-1598), gravure issue de l'ouvrage *Grands Voyages, Americae pars quarta*, 1594.

Sur cette gravure, Christophe Colomb débarque sur l'île d'Hispaniola et reçoit des présents des peuples indigènes tandis que ses compagnons dressent une croix de bois.

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

MONTAIGNE

Des cannibales,  
*suivi de*  
Des cochés

*Adaptation en français moderne et notes par*  
CHRISTIAN KEIME,  
*professeur agrégé de lettres classiques*

*Présentation, chronologie et dossier par*  
CAROLINE CHARLET,  
*professeure agrégée de lettres modernes*

Flammarion

**De Montaigne dans la même collection**

*Essais*

© Éditions Flammarion, 2019.

ISBN : 978-2-0814-8981-3

ISSN : 1269-8822

# SOMMAIRE

■ <b>Présentation</b> .....	<b>9</b>
Montaigne et son livre	9
La rencontre des deux mondes	14
Connaître l'autre pour mieux se juger	21
■ <b>Chronologie</b> .....	<b>31</b>

## Des cannibales, *suivi de* Des cochés

<b>Des cannibales</b>	<b>45</b>
<b>Des cochés</b>	<b>91</b>

■ <b>Lexique</b> .....	<b>149</b>
------------------------	------------

■ <b>Dossier</b> .....	<b>151</b>
Étude de l'œuvre .....	<b>153</b>
« Des cannibales »	153
« Des cochés »	163

<b>Parcours : « Notre monde vient d'en trouver un autre » .....</b>	<b>173</b>
Rencontres de l'autre et de l'ailleurs	<b>173</b>
L'anthropophagie en question	<b>182</b>
Vers l'écrit du bac	<b>189</b>

## Montaigne et son livre

Michel Eyquem naît le 28 février 1533 au château de Montaigne, entre le Bordelais et le Périgord. Ses parents viennent tous deux de familles bordelaises qui ont fait fortune dans le commerce du vin, du poisson et de l'indigo<sup>1</sup>. L'écrivain est le premier de sa lignée à porter le titre nobiliaire issu de l'acquisition du domaine de Montaigne par son arrière-grand-père paternel. Son père Pierre Eyquem a une grande admiration pour la culture antique qu'il connaît pour avoir mené une campagne militaire en Italie aux côtés de François I<sup>er</sup> ; il prend un précepteur pour apprendre à son fils à parler couramment le latin avant même de savoir le français. À 6 ans, Montaigne est envoyé au prestigieux collège de Guyenne à Bordeaux. À l'en croire, l'enseignement traditionnel qu'il y reçoit n'a d'autre effet que de corrompre les bienfaits de sa première éducation. Sept années plus tard, à sa sortie du collège, il commence sans doute des études de droit à Toulouse.

En 1557, Montaigne est nommé à la Chambre des requêtes du parlement de Bordeaux, une importante cour de justice. Au cours des treize années qu'il y passe, il apprend à examiner des

---

1. *Indigo* : colorant de couleur bleue issu de l'indigotier.

cas particuliers : cette pratique aura une influence importante sur l'écriture des *Essais*. Durant l'exercice de ses fonctions, il réfléchit aussi à l'utilité et à l'imperfection des lois. En 1558, il fait la rencontre d'Étienne de La Boétie <sup>1</sup>, conseiller au parlement de Bordeaux, avec qui il noue une amitié exemplaire, célébrée dans le chapitre « De l'amitié ». Pendant cette période, Montaigne fait de nombreux séjours à Paris et à la cour. En 1565, il épouse Françoise de La Chassaigne ; le couple aura six filles, dont cinq mourront en bas âge. À 35 ans, en 1568, Montaigne hérite, en sa qualité d'aîné, de la fortune familiale, à la suite du décès de son père. Il vend sa charge de conseiller et se retire dans son château. Il se consacre à la rédaction des *Essais* qu'il commence vers 1571. Outre cette occupation et la gestion de ses terres, il fréquente assidûment la cour et se distingue auprès des rois Charles IX <sup>2</sup> puis Henri III <sup>3</sup>, qui l'emploient à des négociations politiques délicates. Dans le contexte des guerres de Religion <sup>4</sup> qui éclatent en 1562, les deux souverains doivent en effet faire face aux conquêtes ambitieuses du parti protestant et aux réactions violentes de la Ligue catholique <sup>5</sup> dirigée par la famille de Guise.

---

1. *Étienne de La Boétie* (1530-1563) : écrivain humaniste et poète français ; son amitié avec Montaigne s'achève de manière prématurée à sa mort, cinq ans après leur rencontre.

2. *Charles IX* (1550-1574) : roi de France de 1560 à 1574.

3. *Henri III* (1551-1589) : roi de France de 1574 à 1589, issu de la dynastie des Valois ; son règne est marqué par quatre conflits religieux qu'il ne parvient pas à contenir ; il meurt assassiné par la Ligue catholique.

4. *Guerres de Religion* : querelles religieuses sanglantes qui virent s'affronter catholiques et protestants sur le sol français entre 1562 et 1595.

5. *Ligue catholique* : organisation catholique française fondée par Henri de Guise (1550-1588) qui lutta violemment contre le protestantisme, au point de menacer la monarchie française fragilisée par les guerres de Religion.

En 1580 paraît une première édition des *Essais*, dont le succès dépasse les frontières du royaume. Atteint de gravelle<sup>1</sup> qui le fait souffrir, Montaigne entreprend un voyage d'un an dans des villes thermales. Il passe par l'est de la France, la Suisse, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie. C'est l'occasion pour lui de rencontrer d'autres hommes et d'observer leurs coutumes ; l'auteur en tire un *Journal de voyage*.

En août 1581, alors qu'il est en Italie, des émissaires de Bordeaux viennent lui annoncer qu'il a été élu maire de la ville. Le roi Henri III l'enjoint d'accepter cette fonction dans la région de Guyenne où les affrontements entre protestants et catholiques sont très violents. Après deux ans, Montaigne est réélu pour un second mandat jusqu'en 1585. Il joue le rôle de conciliateur entre le roi et Henri de Navarre<sup>2</sup> et doit faire face à une épidémie de peste qui décime un tiers de la population bordelaise. Son domaine est pillé par des soldats catholiques venus assiéger la ville de Castillon et la peste s'y déclare. Il fuit alors avec les siens en août 1586 et erre pendant sept mois entre divers refuges. C'est dans ce contexte qu'il écrit la deuxième version des *Essais*, augmentée d'un troisième livre, qu'il porte à un éditeur parisien en 1588. À cette occasion, il rencontre Marie de Gournay, une jeune intellectuelle de trente-deux ans sa cadette qui deviendra sa « fille d'alliance<sup>3</sup> ». Avec le roi, Montaigne tente en vain de rétablir la paix, puis fuit la capitale lors

---

1. *Gravelle* : maladie provoquée par des calculs rénaux.

2. *Henri IV, roi de Navarre* (1553-1610) : roi de France de 1589 à 1610, issu de la dynastie des Bourbons ; protestant, Henri de Navarre se convertit au catholicisme pour accéder à la Couronne ; son règne fut marqué par la promulgation de l'édit de Nantes en 1598, traité de paix qui tolère la religion protestante sur le sol français.

3. *Essais*, II, 17, « De la présomption » ; nous modernisons les citations.

de la journée des Barricades <sup>1</sup>. En revenant à Paris, il est enfermé à la Bastille par des ligueurs catholiques, puis libéré le même jour sur intervention de Catherine de Médicis. De retour chez lui, il continue à prodiguer ses conseils à Henri de Navarre, seul héritier du trône. Il se consacre surtout à l'annotation de son exemplaire des *Essais*, nommé « exemplaire de Bordeaux », à partir duquel Marie de Gournay et Pierre de Brach feront paraître la dernière version du livre en 1595 – soit trois ans après la mort de son auteur, le 13 septembre 1592.

À en croire l'adresse au lecteur, les *Essais* ont pour but de laisser aux proches de Montaigne une image fidèle de leur auteur. Celui-ci présente son œuvre comme un autre lui-même, un double de papier : « je suis moi-même la matière de mon livre <sup>2</sup> ». Les *Essais* sont en effet un portrait de la pensée de Montaigne : en mettant « à l'essai » sa capacité de juger sur divers sujets qui se présentent à lui, l'auteur se dévoile. Mais il n'a pas la prétention de parvenir à une vérité certaine et définitive, comme le montre la devise « Que sais-je ? » qu'il fait frapper sur une médaille. En confrontant les opinions et les témoignages sur un même sujet, qu'ils soient issus de ses propres réflexions comme de celles de ses connaissances ou d'auteurs antiques qu'il cite abondamment, Montaigne cherche à suspendre le jugement. Faute de pouvoir parvenir à des certitudes immuables, il entreprend de présenter un homme avec ses défauts pour en faire un exemple de la relativité du jugement humain. Il donne ainsi forme à une éthique de la modestie et

---

1. *Journée des Barricades* : soulèvement populaire organisé par la Ligue catholique qui eut lieu à Paris en 1588 et provoqua la fuite d'Henri III.

2. *Essais*, « Au lecteur ».

de la curiosité face à l'altérité. L'auteur applique ses principes sceptiques <sup>1</sup> à son propre jugement, dont il souligne la relativité, proposant une pensée en mouvement contre la fixité des opinions <sup>2</sup>. C'est ce qu'atteste par exemple la mention que l'auteur fait dans « Des cochés » de son précédent chapitre « Des cannibales » quand il dit : « mes cannibales pourraient en témoigner » (p. 135). Cette allusion montre la progression continue de la réflexion sur le sujet, et le retour réflexif de la pensée sur elle-même.

« Tout le monde me reconnaît en mon livre, et mon livre en moi <sup>3</sup>. » En assumant un portrait sincère et un regard réflexif, les *Essais* visent à la rencontre d'un lecteur ami. Pourvu que Montaigne puisse trouver de son vivant quelqu'un « de qui les humeurs [lui] soient bonnes, à qui [s]es humeurs soient bonnes », il annonce qu'il ira lui « fournir des *Essais* en chair et en os » <sup>4</sup>. Car l'exercice de la pensée s'éteint s'il n'est pas partagé et confronté avec les autres : « Il n'est à l'aventure rien de plus plaisant dans les relations entre les hommes, que les essais que nous faisons les uns contre les autres <sup>5</sup>. »

---

1. *Sceptique* : voir Lexique, p. 150.

2. Par exemple, dans « Des cochés », il critique les dépenses excessives des Romains mais les replace aussitôt dans leur contexte historique et les excuse du point de vue de critères esthétiques.

3. *Essais*, III, 9, « De la vanité ».

4. *Essais*, III, 5, « Sur des vers de Virgile ».

5. *Essais*, III, 7, « De l'incommodité de la grandeur ».

# La rencontre des deux mondes

Le chapitre « Des cannibales » est le trente et unième du livre I des *Essais*, d'abord publié en 1580. L'auteur s'intéresse aux peuples de la France antarctique<sup>1</sup>, une colonie située en territoire brésilien. Ces tribus, en particulier celle des Tupinambas, sont connues à l'époque grâce aux récits de voyageurs publiés dans les années 1570<sup>2</sup>. Le mot « cannibale » est issu de l'arawak<sup>3</sup> *caniba*, une altération du nom *cariba* par lequel les Indiens des Petites Antilles se désignaient eux-mêmes, et qui signifie « hardi, courageux ». D'abord appliqué aux tribus des Antilles, ce terme prend vite en Europe un sens plus général puisqu'il sert à désigner les peuples du Nouveau Monde sans distinction d'origine. Rapidement, il est associé à l'idée d'anthropophagie<sup>4</sup>.

Le chapitre « Des coches » est le sixième du livre III des *Essais*, publié de façon posthume en 1595. À en croire le titre, qui renvoie aux véhicules de l'époque, l'auteur s'apprête à parler des moyens de transport. C'est pourtant une réflexion d'un autre ordre que mène Montaigne, qui s'interroge sur la découverte et la colonisation du Nouveau Monde et revient en particulier sur la conquête du Pérou et du Mexique par les Espagnols au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

---

1. *France antarctique* : colonie française implantée sur le territoire brésilien, près de Rio de Janeiro, entre 1555 et 1560.

2. André Thevet, *Cosmographie universelle* (1575) ; Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* (1578).

3. *Arawak* : langue des Amérindiens des Antilles issus de la forêt amazonienne.

4. *Anthropophagie* (du grec *phagein*, « manger » et *anthropos*, « être humain ») : fait de manger de la chair humaine.

Ces deux chapitres sont l'occasion d'un plaidoyer en faveur des Amérindiens qui retrace les violences que leur firent subir les conquérants espagnols et développe une réflexion philosophique sur l'altérité et sur l'organisation des sociétés humaines.

## Un réquisitoire contre les conquêtes

Dans les deux chapitres, Montaigne part de l'image négative qui domine en Europe sur les peuples du Nouveau Monde pour mieux la renverser. Parce qu'il cherche à montrer que la cruauté n'est pas le fait des anthropophages mais celui des colons, ses textes apparaissent comme des réquisitoires antieuropéens. À la façon d'un avocat, Montaigne rappelle les faits en mentionnant des événements historiques. Il s'appuie notamment sur l'*Histoire générale des Indes* de Francisco López de Gómara (1553) ; si ce premier auteur émettait quelques critiques à l'égard des violences commises, le texte de Montaigne est quant à lui résolument polémique.

Le chapitre « Des coches » comporte ainsi le récit des atrocités commises par les Espagnols, dont les exemples les plus représentatifs sont les cruautés infligées aux chefs des pays conquis. Montaigne développe l'*exemplum*<sup>1</sup> d'Atahualpa, roi du Pérou, emprisonné en 1532 lors de l'entrevue de Cjamarca. Il dénonce la cupidité des colons à travers la rançon démesurée d'« un million trois cent vingt cinq mille cinq cents onces d'or » (p. 135) qu'ils exigèrent, puis leur perfidie, une fois la rançon perçue, lorsqu'ils pendirent Atahualpa sous prétexte de complot. L'autre exemple édifiant est la torture et la mise à mort du roi aztèque Cuauhtémoc à l'issue du siège de Mexico, en 1521.

---

1. *Exemplum* : récit bref qui sert à donner un exemple de comportement ou de morale.

Montaigne suscite l'indignation de ses lecteurs en dressant le tableau pathétique des supplices de ces rois, dont la bravoure renforce par contraste la lâcheté et la vilénie des colons.

Montaigne restitue aussi de façon précise le *requerimiento* (p. 133), discours par lequel les Espagnols se présentaient aux Amérindiens comme les propriétaires des terres conquises au nom de leur roi et de Dieu. Il rallie le lecteur à sa cause en soulignant le ridicule des envahisseurs qui se réclament de l'autorité de personnes que ne peuvent pas connaître les Amérindiens. Il dénonce enfin l'hypocrisie de la parole des colons lorsqu'ils prétendent vouloir de l'or pour un usage médical. Ce mensonge, « maudit vice <sup>1</sup> », selon Montaigne, souligne encore le manque de scrupules des conquistadors espagnols poussés par l'appât du gain.

## Un plaidoyer pour la réhabilitation des Amérindiens

Tout en condamnant les atrocités des colons, Montaigne prend la défense des peuples amérindiens et en fait même l'éloge. Il explique dans « Des coches » que leur défaite militaire ne tient pas à leur manque de courage, mais s'explique par la supériorité technique des colons, qui étaient pourvus de chevaux, d'acier et d'armes à feu face aux « arcs, [...] pierres, [...] bâtons et [...] boucliers de bois » (p. 129) des peuples du Mexique et du Pérou. À armes égales, la victoire aurait été aux Amérindiens, plus valeureux selon Montaigne. L'auteur illustre ici une idée déjà avancée dans « Des cannibales » : ce n'est pas l'absence de courage qui cause la défaite, mais le manque de chance :

---

1. *Essais*, I, 9, « Des menteurs ».

celui qui, malgré le danger de la mort imminente, ne cède rien de son assurance, qui, en rendant l'âme, regarde encore son ennemi d'un œil ferme et dédaigneux, cet homme est battu non pas par nous, mais par le sort ; il est tué, mais pas vaincu (p. 77 et 79).

La gloire militaire et la ténacité des Amérindiens forcent en effet l'admiration « [q]uant à la hardiesse et au courage, quant à la fermeté, à la constance, à la résolution contre les douleurs, la faim et la mort » (p. 127), signes, chez tout un peuple, d'une bravoure admirable, « cette noble obstination à supporter toutes les extrémités, toutes les difficultés, et la mort plutôt que de se soumettre à la domination » (p. 129). Le point d'orgue de ce plaidoyer réside en un retournement paradoxal : c'est leur vertu qui a perdu les Amérindiens, leur supériorité morale qui les a desservis face à la perfidie des colons :

quant à la piété, au respect des lois, à la bonté, la libéralité, la loyauté, la franchise, il nous a été bien utile de ne pas en avoir autant qu'eux : par cet avantage qu'ils avaient sur nous, ils se sont perdus (p. 127).

Montaigne n'élude pas la question de l'anthropophagie, qui choque tant les Européens, et trouve même dans le traitement de ce thème l'occasion d'une valorisation éthique paradoxale. S'il évoque précisément les menaces d'un prisonnier amérindien condamné à mort dans « Des cannibales », c'est pour valoriser l'inventivité et le courage dont le prisonnier fait preuve dans ses invectives à l'ennemi, plutôt que de s'attarder sur le contenu de son propos – qui dessine une généalogie du cannibalisme et évoque la dévoration des ancêtres, ce qui a de quoi choquer le lecteur. Contrairement à Jean de Léry<sup>1</sup>, Montaigne ne décrit pas

---

1. Voir Groupement de texte n° 2, p. 182.

l'acte anthropophage mais en explique plutôt les raisons, marquées d'une éthique positive. La dévoration est ainsi justifiée par sa valeur symbolique : « c'est pour exprimer une extrême vengeance » (p. 71). Par ailleurs, l'auteur accorde une importance toute particulière à la « suffisance <sup>1</sup> » (p. 84) manifestée dans les paroles du prisonnier ainsi que dans celles de la chanson guerrière qu'il cite peu après, suffisance dans laquelle il voit une preuve de l'intelligence de ces peuples qui assument de manière consciente et réfléchie leurs propres usages. À la place de scènes d'anthropophagie, l'auteur évoque la convivialité des repas qui se déroulent pour l'occasion : les cannibales y « mangent une partie en commun et en envoient des morceaux à leurs amis absents » (p. 69). Cet usage confirme la représentation d'une sociabilité agréable, dans une société où « [t]oute la journée se passe à danser » (p. 65) tandis que les jeunes gens vont à la chasse. Ce tableau vise à susciter la bienveillance des lecteurs du xvi<sup>e</sup> siècle, pour qui la danse et la chasse sont des divertissements prisés. Ainsi, l'évocation de l'anthropophagie sert à valoriser l'héroïsme du prisonnier cannibale ; elle trouve son explication dans une représentation culturelle guerrière, et donne lieu à un repas caractérisé par le savoir-vivre en communauté. Les cannibales ne sont donc pas des brutes sanguinaires, mais les défenseurs admirables d'une civilisation raffinée. Le degré d'avancement de cette culture est par ailleurs illustré dans « Des coches » par l'évocation de l'urbanisme de Cusco ou de Mexico (p. 127 et 145), ainsi que par la mention de la beauté des poésies et des chants amérindiens (p. 85).

La défense de Montaigne passe par une attention portée à la spécificité de l'autre : parce qu'il veut exprimer et expliquer les

---

1. *Suffisance* : esprit, intelligence.

traits saillants de l'altérité, sa démarche implique de lui laisser la parole. Cela est remarquable dans la progression du chapitre « Des cannibales » : Montaigne commence en effet par considérer le Nouveau Monde à travers le prisme de références littéraires antiques, puis se rapporte au témoignage véridique d'un homme qui a côtoyé les Amérindiens, avant de décrire leurs objets, de citer leur chanson et de conclure par la prise de parole des Tupinambas effectivement rencontrés à Rouen. À la fin du chapitre, le terme « nouveauté » (p. 85) caractérise l'Europe telle qu'elle est vue par les cannibales, preuve d'un déplacement radical du regard.

## Un détour par l'autre

La France est vue depuis la « France antarctique », expression qui signifie littéralement « aux antipodes de la France ». Ce décentrement géographique est l'occasion pour Montaigne d'une prise de distance réflexive et d'une critique de la société française qui emprunte parfois à la satire. Lorsque l'essayiste déclare que les Tupinambas « ne se disputent pas pour la conquête de nouvelles terres » (p. 73) et n'ont « que faire » (p. 75) des biens des vaincus, la comparaison implicite joue en défaveur des pratiques européennes, rappelées à travers la logique d'appropriation territoriale des conquistadors espagnols dans « Des coches ».

Par un effet miroir, la thématique du cannibalisme permet à Montaigne de renvoyer le lecteur aux violences de sa propre société, celles des guerres de Religion qui ensanglantent la France depuis 1562, et qui ont été l'occasion d'actes de barbarie et d'anthropophagie.

Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par des tortures et des supplices

un corps qui a encore toute sa sensibilité, à le faire rôtir à petit feu, le faire mordre et blesser par les chiens et les pourceaux (comme nous l'avons, non seulement lu, mais vu de fraîche date, non entre des ennemis d'autrefois, mais entre des voisins et des concitoyens, et, ce qui est pire, sous prétexte de piété et de religion), que de le rôtir et le manger une fois qu'il est mort (p. 71).

À bien y regarder, les Français sont pires barbares, pour s'être dévorés entre personnes du même peuple. Un constat similaire est dressé dans « Des cochés » au sein du camp espagnol : en disant que les conquistadors se sont « dévorés entre eux » (p. 141) au moment du partage des richesses, Montaigne rappelle les meurtres commis entre colons (Pizarro<sup>1</sup> mit ainsi à mort Almagro en 1538 et son fils en 1542) par une expression qui renvoie volontairement à l'anthropophagie.

Envisager l'autre comme un être de raison capable de juger, c'est permettre par son biais un retour critique sur soi et sur ses propres pratiques sociales. À la fin du chapitre « Des cannibales », alors que les Français cherchent à faire valoir les qualités de leur civilisation, les Tupinambas constatent avec surprise les injustices sociales et la passivité des plus pauvres, là où l'égalité préside dans leur communauté. De plus, en s'étonnant que les gardes obéissent à un enfant (Charles IX a alors douze ans), les Amérindiens rappellent les valeurs qui fondent le pouvoir royal, et desquelles l'usage français s'est éloigné : la bravoure et la force au combat<sup>2</sup>. L'auteur promet ainsi les bienfaits du dialogue

---

1. *Hernando Pizarro* (1500-1578) : conquistador espagnol qui participa à la conquête de l'Empire inca avec ses frères (voir note 1, p. 141) et la famille Almagro ; rapidement, des dissensions éclatent dans le groupe et Hernando finit par faire exécuter Diego de Almagro après la bataille de Las Salinas (1538).

2. Dans « De l'art de conférer » (*Essais*, III, 8), Montaigne constate de la même manière que ses contemporains se soumettent aux rois eu égard non plus à leur mérite individuel, mais à leur statut.